

Sa mort.
77 av. J.-C.

Pompée emporte
sa nomination
au proconsulat
d'Espagne.

Lépidus livra encore une bataille sur la côte étrurienne, dans le seul but d'assurer sa retraite, et s'embarquant à Cosa, il gagna la Sardaigne. De là il espérait pouvoir couper les vivres à Rome, et donner la main aux insurgés d'Espagne. Mais le préteur de l'île lui fit énergiquement résistance, et il mourut bientôt lui-même de consomption (677). Avec lui, la guerre prit fin en Sardaigne : partie de son armée se dispersa. Ramassant le gros des troupes et la caisse bien remplie de l'insurrection, le prétorien Marcus Perpenna réussit à passer en Ligurie, d'où il alla en Espagne rejoindre les Sertoriens.

L'oligarchie avait vaincu Lépidus : mais la guerre contre Sertorius prenait mauvaise tournure, et rendait nécessaires des concessions qui n'étaient compatibles ni avec la lettre ni avec l'esprit de la constitution de Sylla. Il fallait à tout prix envoyer en Espagne une armée puissante et un général capable; or Pompée donnait clairement à entendre qu'il désirait ou plutôt qu'il exigeait cette mission. Il y avait à cela présomption grande. N'était-ce point assez déjà que de s'être vu contraint, sous la pression de la révolte de Lépidus, à mettre encore une fois un commandement extraordinaire dans les mains de cet adversaire secret? N'y avait-il point un nouveau et plus grand danger à violer toutes les règles organiques de la hiérarchie syllanienne des magistratures, à donner à un homme qui n'avait encore revêtu aucune des charges civiles l'un des proconsulats ordinaires les plus importants, le dégageant en outre de l'échéance annale imposée par la loi? Outre les égards dus à Métellus, son général, l'oligarchie avait de sérieuses raisons de s'opposer à cette tentative nouvelle d'un jeune ambitieux qui ne voulait que se perpétuer dans son rôle exceptionnel : mais résister à Pompée n'était point facile. Tout d'abord il manquait un homme pour le poste difficile de général en Espagne. Les consuls de l'année ne montraient ni l'un ni l'autre l'envie d'aller se mesurer avec Sertorius; et il fallait bien recon-

naître pour vrai le dire de Lucius Philippus, s'écriant en pleine Curie que parmi tant de sénateurs ayant un nom, il ne s'en trouvait point un seul qui pût ou voulût prendre la conduite d'une grande guerre. Peut-être encore eût-on tourné la difficulté à la façon de l'oligarchie, et, à défaut de candidat avouable, rempli la place avec un pis aller quelconque. Mais Pompée ne désirait pas seulement le commandement en Espagne, il le demandait à la tête de son armée. Quand il était resté sourd déjà à l'invitation, venue de Catulus, d'avoir à licencier ses troupes, pouvait-on compter qu'une injonction du Sénat rencontrerait auprès de lui meilleur accueil? Les suites d'une rupture semblaient incalculables : le plateau de la balance portant l'aristocratie ne serait-il point bien vite emporté en l'air, quand de l'autre côté pèserait l'épée d'un général renommé? La majorité se résigna. Pompée reçut donc les pouvoirs proconsulaires et le commandement de l'Espagne citérieure; il les reçut du Sénat, non du peuple, qui seul, aux termes de la constitution, eût dû voter, s'agissant de la promotion d'un simple citoyen à la fonction suprême. Quarante jours après son investiture, au cours de l'été de 667, il franchissait les Alpes.

Dès son entrée dans la Gaule le nouveau général trouva fort à faire. Non qu'une insurrection en forme y eût éclaté; mais l'agitation régnait en maints endroits. Il se vit forcé d'abord d'enlever leur indépendance aux cantons des *Volces-Arécomiques* et des *Helviens* [au sud des Cévennes] et de les faire sujets de Massalie. Puis construisant une nouvelle route de montagnes dans les Alpes Cottiennes (III, p. 439), il relia la vallée du Pô et la terre des Celtes par une voie de communication plus courte. Les travaux prirent toute la belle saison, et ce ne fut qu'à l'automne qu'il passa les Pyrénées. Pendant ce temps Sertorius ne s'était point endormi. Hirtuléius, envoyé par lui dans la province Ulérieure, y tenait Métellus en échec : et lui-même, achevant de recueillir dans la Citérieure les

77 av. J.-C.

Pompée
en Gaule.

fruits de ses victoires décisives, se préparait à vigoureusement recevoir le général du Sénat. On le voit attaquer et forcer l'une après l'autre les quelques villes celtibériennes qui tiennent encoré pour Rome. Au milieu de l'hiver même, la forte *Contrebia* (au sud-est de Saragosse) tombe la dernière. En vain toutes les cités menacées ont envoyé à Pompée message sur message, rien ne fait, et leurs supplications ne hâtent pas sa lenteur : il suit son ornière habituelle. A l'exception des ports défendus par la flotte romaine, et du district des *Indigètes* et des *Lalétans* (dans l'angle nord-est de la péninsule), où Pompée, qui vient enfin de franchir les Pyrénées, s'est retranché et fait, durant la mauvaise saison, bivouaquer ses troupes non aguerries encore aux fatigues, toute l'Espagne citérieure, à la fin de cette même année 677, appartient à Sertorius par les traités d'alliance ou par la force : à dater de ce jour le pays du haut et du moyen Ebre sera le plus ferme soutien de son empire. Tout profitait à l'armée insurgée, jusqu'aux alarmes produites par l'arrivée d'une nouvelle armée romaine, jusqu'au nom redouté de son chef. Marcus Perpenna, l'égal de Sertorius par le rang, avait élevé jusqu'alors des prétentions au commandement indépendant des troupes par lui amenées de Ligurie : à la nouvelle de l'entrée de Pompée en Espagne, ses soldats l'obligent à se mettre sous les ordres de son collègue plus capable.

76.

Pour la campagne de 678, Sertorius oppose Hirtuléius à Métellus : Perpenna, pendant ce temps, ira se poster avec une forte division sur le bas Ebre, pour barrer ce fleuve à Pompée au cas où, comme tout porte à le croire, il voudrait tirer au sud et donner la main à Métellus, ou au cas encore où il longerait la côte, dans l'intérêt d'un ravitaillement plus facile. Le corps de Gaius Hérennius est mis aussi à portée de Perpenna, qu'il devra soutenir : enfin Sertorius lui-même se poste à l'intérieur sur le haut Ebre, achevant la soumission des rares cantons demeurés

Pompée entre
en Espagne.

77 av. J.-C.

fidèles à Rome, et se tenant tout prêt, selon les circonstances, à voler au secours d'Hirtuléius ou de Perpenna. Comme toujours il veut éviter les grandes batailles, et user l'ennemi dans de nombreux petits combats, ou en lui coupant les vivres. Mais Pompée bientôt refoule Perpenna, passe l'Ebre, bat ensuite Hérennius et le détruit sous Valence, place importante dont il se rend maître.

Il est grand temps que Sertorius arrive, et, compensant par le nombre de ses soldats et l'effort de son génie la supériorité militaire des légions de son adversaire, rétablit, s'il se peut, les affaires. La lutte se concentre et se prolonge autour de *Lauro* (sur le *Xucar*, au sud de Valence). Cette ville s'est déclarée pour Pompée, et Sertorius l'assiège. Pompée fait tout au monde pour la débloquer : il y perd en détail plusieurs de ses divisions successivement écrasées ; et un jour arrive où le fameux général, qui s'imagine tenir les Sertoriens enveloppés, et invite déjà les assiégés au spectacle de la prise de toute l'armée de siège, se voit tout-à-coup débordé lui-même par la manœuvre savante de son adversaire. Pour n'être point enveloppé à son tour, il assiste, immobile dans son camp, à la capture et à l'incendie de la ville, son alliée, dont Sertorius fait emmener tous les habitants en Lusitanie. A la nouvelle de ce succès, une foule de cités de l'Espagne, du milieu et de l'est, se raffermissent dans leur foi auparavant ébranlée et reviennent aux insurgés.

Métellus, sur ces entrefaites, avait plus heureusement combattu. Après une chaude mêlée engagée imprudemment sous *Italica* (près de Séville) par Hirtuléius, et où les deux généraux en vinrent personnellement aux mains, Hirtuléius battu et blessé dut évacuer le territoire romain propre et se rejeter en Lusitanie. Cette victoire permit à Métellus de marcher, à l'ouverture de la campagne de 679, vers l'Espagne citérieure, afin de s'y réunir à Pompée aux environs de Valence, et d'aller ensuite tous les deux avec la masse de leurs forces présenter le combat

Pompée
est battu.Victoires
de Métellus.

75 av. J.-C.

à la grande armée de l'insurrection. Hirtuléius, rassemblant en toute hâte des troupes nouvelles, se jeta sur sa route du côté de Ségovie : il fut battu une seconde fois, et resta sur le carreau avec son frère. Sa mort était une perte irréparable pour les Sertoriens. Impossible maintenant d'empêcher la réunion des deux Romains : mais pendant la marche de Métellus sur Valence, Pompée voulut réparer le malheur de Lauro, et avide de cueillir à lui seul les lauriers d'une sûre victoire, il engagea la bataille avec Sertorius. Celui-ci saisit avec joie l'occasion offerte avant l'arrivée de Métellus, et avant que la mort d'Hirtuléius ne s'ébruitât. Ce fut sur le *Sucro* (Xucar) que les armées se choquèrent. Pompée, à l'aile droite, fut défait après un rude combat : on l'emporta grièvement blessé du champ de bataille. Mais à l'aile gauche, *Afranius*, vainqueur, s'empara du camp des Sertoriens. Il était occupé à le piller quand Sertorius, tombant sur lui, le força à vider la place. Si le général des insurgés eût pu recommencer la bataille le jour suivant, c'en était fait peut-être de l'armée de Pompée. Métellus arrivait enfin : il avait passé sur le corps de Perpenna, qui lui fermait la route, et pris son camp. Sertorius était hors d'état, après leur jonction, de livrer bataille aux deux armées. Cette jonction heureusement opérée, la certitude du désastre d'Hirtuléius, impossible à cacher plus longtemps, l'inaction forcée de Sertorius après sa victoire de la veille, toutes ces circonstances jetèrent l'effroi dans ses bandes; et comme il n'arrivait que trop souvent chez les Espagnols, la plus grande partie de ses soldats se dispersa sous le coup de ce revirement de la fortune. Mais le découragement cessant aussi vite qu'il était venu, la biche blanche, chargée de consacrer aux yeux de la foule les plans militaires du chef, redevint plus populaire que jamais, et bientôt Sertorius reprenait la campagne avec une armée nouvelle : il occupait le pays au sud de Sagonte (*Murviédro*), demeurée fidèle aux Romains : en même temps ses corsaires coupaient à ceux-

Bataille
du Sucro.

ci la mer, et la disette se faisait déjà sentir dans leur camp. On en vint une seconde fois aux mains dans la plaine du *Turia* (*Guadalaviar*), et la bataille demeura longtemps indécise. Sertorius avec sa cavalerie battit Pompée, dont le beau-frère et questeur, *Lucius Memmius*, officier intrépide, resta sur le terrain : mais Métellus battit Perpenna, et repoussa victorieusement l'attaque de l'armée principale des Sertoriens, non sans gagner lui-même une blessure dans la mêlée. Les Sertoriens se dispersèrent de nouveau. Valence, où Hérennius tenait pour Sertorius, est prise et rasée. A ce moment les Romains purent espérer en avoir fini avec l'insurgé. Il n'avait plus d'armée; et les légions pénétrant jusque dans le massif intérieur l'assiégeaient lui-même dans *Clunia*, sur le haut *Douro*¹. Mais pendant qu'ils attaquent en vain ce rocher inaccessible, les contingents espagnols se rassemblent encore sur un autre point : Sertorius s'échappe, et à l'heure où se clôt cette année 679, si féconde en faits de guerre, il rentre en scène à la tête d'une armée.

Quoi qu'il en soit, on pouvait à Rome se dire satisfait des événements. Les Espagnes moyenne et méridionale, après l'anéantissement du corps d'Hirtuléius et les batailles du Xucar et du Guadalaviar, étaient complètement évacuées. Les villes celtibériennes de *Segobriga* (entre Tolède et *Cuença*) et de *Bilbilis* (*Calatayud*), occupées par Métellus, assuraient la reprise de possession de la République. La lutte se concentrait désormais sur le cours de l'Ebre supérieur et moyen, autour des principales places d'armes des Sertoriens, *Calagurris* (*Calahorra*), *Osea* (Huesca), *Ilerda* (Lerida), et sur la côte autour de *Tarraco* (Tarragone). Les deux généraux romains avaient vaillamment payé de leur personne : mais les succès conquis étaient dus à Métellus, et non point à Pompée.

Quelque considérables pourtant que fussent les résultats

¹ [*Coruna del Conde* (Vielle-Castille).]

75 av. J.-C

Succès
des Romains.

Campagnes
de 680 et 681.

74 av. J.-C.

73.

Stérilité
et dangers
de la guerre.

obtenus, les Romains ne touchaient point encore le but; et ils prirent leurs quartiers d'hiver, ayant devant eux la perspective peu consolante du renouvellement prochain et inévitable de leur travail de Sisyphe. Impossible de se cantonner dans la vallée de l'Ebre inférieur, vallée dévastée par tous, ennemis et amis. Pompée alla passer l'hiver dans le pays des Vaccéens (autour de *Valladolid*); Métellus alla en Gaule. Au printemps de 680, ils recommencent les opérations, renforcés qu'ils sont de deux légions fraîches venues d'Italie. De batailles, il n'en est pas livré à vrai dire: Sertorius se restreint à une lutte de *guerrillas* et de sièges. Dans le sud, Métellus réduit les cités qui tiennent encore, et pour supprimer jusqu'aux racines de la révolte, il emmène avec lui toute la population mâle. Sur l'Ebre Pompée eut plus de mal. Pallantia (*Palancia*, au-dessus de Valladolid) qu'il assiégeait, fut débloquée par Sertorius: Sertorius le battit devant Calagurris, et il dut quitter le haut pays, quoique Métellus l'eût rejoint pour investir à deux la place. — Métellus ayant été hiverner dans sa province, et Pompée dans la Gaule, la campagne qui s'ouvre en 681, suit les mêmes errements: toutefois Pompée peut se glorifier de quelques succès plus sérieux: il contraint bon nombre de cités à quitter le parti des insurgés.

La lutte contre Sertorius durait depuis tantôt huit ans, sans qu'on en pût entrevoir la fin. Elle faisait au Sénat un tort immense. La fleur de la jeunesse italienne allait s'anéantissant dans les misères et les fatigues des guerres d'Espagne. Le trésor public, loin de s'enrichir, comme jadis, des richesses produites par la péninsule, avait à lui envoyer tous les ans des sommes énormes, nécessaires à la paie et au ravitaillement des armées; et ces sommes, on avait peine à les réunir. Quant à l'Espagne elle-même, il va de soi qu'elle s'appauvriissait et se changeait en désert: la guerre de l'insurrection, acharnée et cruelle, l'anéantissement quotidien de cités tout entières, y apportaient un arrêt désastreux à la civilisation romaine, si magnifique-

ment prospère naguère. Les villes, qui tenaient pour le parti dominant dans Rome, souffraient pareillement d'indicibles maux: il fallait que la flotte latine convoyât le nécessaire à toutes les places de la côte; et à l'intérieur, dans les cantons fidèles, la situation était à peu près désespérée. Dans les Gaules, le sort des populations ne valait guère mieux: là, les réquisitions en hommes de pied et en cavalerie, en vivres et en argent, les lourdes charges des cantonnements d'hiver des armées, charges devenant écrasantes au lendemain des mauvaises récoltes de 680, tout avait fait le vide dans les caisses des cités: il avait fallu recourir aux banquiers de Rome, et s'imposer par surcroît une lourde dette. Généraux et soldats ne se battaient qu'à contre-cœur. Les généraux avaient affaire à un adversaire bien au-dessus d'eux par le talent: ils se heurtaient à une résistance patiente, opiniâtre, à une guerre pleine de dangers, où les succès étaient difficiles et sans gloire: on affirmait dans les camps que Pompée songeait à provoquer son rappel, et à se faire donner ailleurs un commandement plus à souhait. Les soldats de même n'avaient point le cœur à cette guerre où ils ne gagnaient que des coups, sans butin qui les récompensât, sans même que leur solde leur fût régulièrement payée. Durant l'hiver de 680 à 681, Pompée n'avait-il pas dû faire savoir au Sénat que l'arrière remontait à deux années; que l'armée menaçait de se débander, si l'on n'y mettait ordre: alors seulement Rome avait envoyé l'argent. Nul doute que la République n'eût pu éviter en grande partie tous ces embarras: il eût suffi de pousser moins mollement la guerre, pour ne pas dire avec moins de mauvaise volonté. Reconnaissons d'ailleurs que la faute n'était point toute du côté du pouvoir et des généraux. La fortune les avait mis en face de Sertorius, d'un homme supérieur par le génie, et qui sur un terrain éminemment favorable aux luttes d'insurgés et de corsaires, pouvait durant des années défier d'innombrables armées, et mener

74 av. J.-C.

74. 73.

sa petite guerre de partisans. A cette heure même, loin qu'on pût en entrevoir la fin, il semblait que l'insurrection sertorienne allait s'allier avec d'autres révoltes, et grandir encore par les dangers qu'elle ferait courir. A cette heure, Rome combattait, sur toutes les mers avec les flibustiers, en Italie avec les esclaves rebelles, en Macédoine avec les peuples du Bas-Danube, dans l'Asie-Mineure avec Mithridate, encore une fois en campagne. Sertorius avait-il noué des intelligences complètes avec les ennemis italiotes et macédoniens de la République? Rien ne l'établit d'une façon précise : ce qui est sûr, c'est qu'il correspondait tous les jours avec les Marianiens d'Italie : c'est que depuis longtemps il était en alliance ouverte avec les pirates et le roi de Pont! Avec ce dernier même, par l'intermédiaire des émigrés romains qui vivaient à sa cour, il avait conclu des arrangements : un traité récent et en bonne forme avait tout récemment consacré l'amitié réciproque du Pont et de l'Espagne. Sertorius laissait au roi les états-clients de l'Asie-Mineure, moins la province romaine d'Asie : il lui promettait un de ses meilleurs officiers pour commander ses troupes, et même une division de ses soldats. Le roi, en revanche, s'engageait à fournir quarante vaisseaux et 3,000 talents (4,500,000 *thal.* = 46,875,000 fr.). Déjà, dans la capitale, les fortes têtes politiques se rappelaient les temps où Philippe et Hannibal menaçaient l'Italie du côté de l'est et du côté de l'ouest : le nouvel Hannibal, disait-on, après avoir, comme l'ancien, subjugué l'Espagne par l'Espagne, n'allait-il pas bientôt, plus rapide que Pompée, descendre en Italie avec les hordes péninsulaires, appelant aux armes contre Rome et les Étrusques et les Samnites, comme l'avait fait jadis le Carthaginois?

Décadence
rapide
de la fortune
de Sertorius.

Comparaisons plus ingénieuses que vraies, heureusement! Sertorius, il s'en fallait de beaucoup, n'était point assez fort pour recommencer l'œuvre de géant d'Hannibal. La terre d'Espagne, avec ses peuples et ses traditions, voilà le terrain de son succès : il était perdu s'il la quittait :

déjà même l'offensive ne lui appartenait plus. Tout son merveilleux génie ne pouvait rien pour changer la nature de ses soldats. La *Landsturm*¹ espagnole restait ce qu'elle avait été toujours, incertaine et fugace comme le flot et le vent, aujourd'hui s'amassant en armée de 150,000 têtes, demain se fondant en une poignée d'hommes; et quant aux émigrés romains, ils étaient tout indiscipline, tout orgueil, tout égoïsme. Les corps spéciaux, ceux qui, comme la cavalerie, veulent être tenus longtemps sous les armes, constituaient, on le pense bien, la partie défectueuse, insuffisante de ses légions. La guerre peu à peu avait emporté ses meilleurs généraux, le noyau de ses vétérans : fatiguées par les exactions des Romains, malmenées souvent par les officiers sertoriens, les cités les plus fidèles commençaient à donner des signes d'impatience et d'hésitation. Chose remarquable, Sertorius, en cela encore pareil à Hannibal, ne se fit jamais illusion sur l'issue sans espoir de son entreprise : toute occasion de compromis qui se pût rencontrer, il se garda de la laisser échapper, se montrant prêt à chaque heure à déposer les armes, en échange d'un sauf-conduit, qui lui permettrait de rentrer dans Rome et d'y vivre en paix. Mais les orthodoxes de la politique ne voulurent entendre parler ni de compromis ni de réconciliation. Sertorius ne pouvait ni reculer, ni s'effacer : il marcha en avant dans la voie déjà suivie, voie chaque jour plus étroite et plus semée d'abîmes. Enfin, comme ceux d'Hannibal, ses succès allaient aussi se rappetissant : on se mit à douter de son génie militaire : le Sertorius des anciens temps n'était plus, disait-on : le Sertorius d'aujourd'hui passait le jour en orgies de table et dans l'ivresse : il consumait follement les trésors et les heures! Le nombre croissait des transfuges et des cités qui l'abandonnaient. Bientôt vinrent jusqu'à lui des bruits

Dissensions
intestines dans
le camp
sertorien.

¹ [Sic : le mot est juste et convient d'ailleurs à un écrivain prussien.]

de complots tramés contre la vie de leur chef dans les rangs mêmes des émigrés. Et ces bruits n'avaient rien que de très-croyable, quand l'on songe à tous ces officiers de l'armée de l'insurrection, à ce Perpenna surtout, furieux de rester en sous-ordre, et auxquels depuis longtemps les préteurs romains offraient l'amnistie et de grosses sommes en échange du sang du général ennemi. Sertorius prit son parti : il fut sévère, la nécessité lui en faisant une loi : il condamna plusieurs accusés à mort, sans assesseurs convoqués au jugement. Aussitôt les mécontents de redoubler leurs plaintes : le général désormais était un danger pour ses amis plus encore que pour ses ennemis. Une seconde conjuration est découverte au sein même de l'état-major : quiconque est inculpé prend la fuite ou meurt. Tous ne furent point dénoncés pourtant : les autres coupables, et parmi eux Perpenna, ne se montrèrent que plus ardents à en finir. On était au quartier général d'Osca. A l'instigation de Perpenna, on vint apporter à Sertorius la nouvelle d'une brillante victoire, que l'armée aurait ailleurs remportée. Pour la célébrer dignement, Perpenna donna une fête et un repas splendide. Sertorius y vint, accompagné, comme d'habitude, par ses gardes du corps espagnols. Contrairement aux traditions d'autrefois, la fête dégénéra bientôt en orgie : de brutales paroles s'échangeaient par-dessus les tables : il semblait évident que quelques-uns des convives cherchaient une querelle. Sertorius se rejeta sur son lit, comme s'il voulait n'en rien entendre. A ce moment une coupe tombe à terre et résonne : c'est le signal convenu que donne Perpenna. Le voisin de table de Sertorius, *Marcus Antonius*, lui porte le premier coup. Aussitôt celui-ci se retourne et veut se lever : mais l'assassin se jette sur lui et le retient : aussitôt les autres convives, affiliés tous à la conjuration, se jettent sur la victime qui lutte avec Antonius ; et pendant qu'il est là sans défense, les deux bras comprimés, ils tuent Sertorius à coups de poignard (682).

Assassinat
de Sertorius.

72 av. J.-C.

Avec lui meurent ses fidèles. Ainsi finit l'un des plus grands hommes, sinon le plus grand homme qu'eût encore produit Rome. En de meilleures circonstances, il serait devenu peut-être le restaurateur de la patrie. Il périt misérablement trahi par ces bandes d'émigrés, qu'il était condamné à mener aux combats contre Rome. L'histoire hait les Coriolans : elle n'a point fait d'exception pour Sertorius, le cœur le plus haut entre tous, le plus vrai génie, le plus digne de regrets !

Les assassins se promettaient le partage de la succession. Mais Sertorius n'étant plus, Perpenna, le plus élevé en grade parmi les officiers romains de l'armée espagnole, revendiqua le commandement suprême. On se soumit avec méfiance et répugnance. Si l'on avait murmuré contre Sertorius debout, le héros mort rentra aussitôt dans ses droits, et l'irritation des soldats se fit jour en violentes clameurs, lorsqu'à la lecture publique de son testament, ils entendirent le nom de ce même Perpenna proclamé parmi ses héritiers. Une partie des troupes, les Lusitaniens surtout, se dispersa : les autres avaient le pressentiment que Sertorius n'étant plus au milieu d'eux, c'en était fait de l'âme et de la fortune de l'armée. A la première rencontre avec Pompée, les bandes désormais mal conduites et sans courage, sont rompues et écrasées : Perpenna est pris avec une foule d'autres chefs. Le malheureux, pour sauver sa tête, livre la correspondance de Sertorius, compromettante au plus haut point pour une foule d'hommes notables, en Italie : Pompée ordonne de brûler tous ces papiers, sans les lire ; et pour toute réponse livre le traître à l'exécuteur, lui et tous ses compagnons. Ceux des émigrés qui ont pu fuir, se réfugient pour la plupart dans les déserts de Mauritanie ou à bord des pirates. A quelques-uns, la loi *Plotia*, vivement appuyée par le jeune César, vint bientôt permettre de rentrer dans leur patrie : quant à ceux qui avaient trempé dans l'assassinat de leur général, tous ils moururent, sauf un seul, de

Perpenna
succède
à Sertorius.

Pompée met fin
à l'insurrection.

mort violente. Osca et presque toutes les villes appartenant encore à Sertorius dans la Citérieure, ouvrirent volontairement leurs portes à Pompée : *Uxama (Osma)*, Clunia et Calagurris seules ne cédèrent qu'à la force des armes.

Aussitôt on réorganise les deux provinces. Dans l'Ultérieure, Métellus, au regard des cités plus coupables, élève le taux du tribut annuel : dans la Citérieure, Pompée agit en maître, il punit et récompense. Calagurris perd sa liberté : elle obéira désormais à Osca. Une troupe de Sertoriens s'est logée dans les Pyrénées : Pompée les dompte et les transporte au nord de la chaîne, près de *Lugdunum (Saint-Bertrand de Comminges)*, où ils fondent la cité des « *Réfugiés (Convenæ)* »¹. Les Romains dressent leurs monuments et leurs trophées au haut des passes des montagnes ; et à la fin de 683, Métellus et Pompée traversent en pompe les rues de Rome, portant au *Pater Jovis*, sur le Capitole, les remerciements de la nation demeurée victorieuse sur les Espagnols. La fortune de Sylla faisait vivre son œuvre au-delà du tombeau : elle savait mieux la défendre que les lâches et faibles gardiens qui lui avaient été donnés. L'opposition en Italie avait péri par l'incapacité et la précipitation de son chef : l'émigration se suicidait par ses querelles intestines. De telles défaites, dues à la sottise ou à la discorde des démocrates bien plus qu'aux efforts de l'oligarchie, n'en étaient pas moins un triomphe pour elle. Cette fois encore elle siégeait, consolidée sur ses chaises curules !

¹ [Fugitivi ab saltu Pyrenæo prædonesque (Cæs. Bell. civ. 5, 19). D'autres désignent l'emplacement de *Bagnères de Bigorre*.]

71 av. J. C.

CHAPITRE II

LA RESTAURATION SYLLANIENNE ET SON GOUVERNEMENT

Après la défaite des révolutionnaires cinnaniens, qui menaçaient le Sénat dans son existence, et lorsqu'il rede-
vint possible au pouvoir aristocratique restauré de porter son attention sur les choses touchant au salut de l'empire de Rome, au dedans et au dehors, on s'était heurté aussitôt à maintes questions dont la solution ne voulait pas être différée. A les oublier un seul instant on eût compromis les intérêts les plus graves, et transformé en danger pour l'avenir les embarras de l'heure présente. Outre la grosse affaire de l'insurrection espagnole, il fallait à tout le moins mettre à la raison, sans tarder, les barbares de la Thrace et des pays danubiens, que Sylla n'avait fait que châtier en passant, quand il avait traversé la Macédoine (V, p. 300) : il fallait régler militairement la situation si embrouillée de la frontière septentrionale de la péninsule hellénique : il fallait balayer la piraterie, maîtresse sur les mers, surtout en Orient ; et enfin, rétablir l'ordre une bonne

Affaires
extérieures.